

Le crapaud et le prédicateur

Jacques Berlioz

Comment empêcher les chrétiens de se remplir le ventre ? À partir du XIII^e siècle et sous l'impulsion des ordres mendiants, les prédicateurs s'adressent au peuple des villes et des campagnes en lui parlant son langage. Dans leurs histoires édifiantes, le crapaud occupe la première place.

Le crapaud mesure le matin sa nourriture en serrant toute la nourriture qu'il peut entre ses pattes de devant : elle lui servira de pitance pour la journée. Il est attaché à la terre. Il aime les endroits humides et sombres. Il est lourd, laid et trapu. Au Moyen Âge, il est considéré comme l'animal le plus laid de la création. Il y a des récits qui racontent comment un homme remercie Dieu de ne pas l'avoir fait crapaud. Et les encyclopédistes du temps le rangent parmi les « vers » qui comprennent les insectes, mais aussi la grenouille, la tortue et le ver de terre. Parangon de l'immonde, il punit le pécheur par où il a péché : la bouche. En Enfer, les gourmands sont condamnés à manger des crapauds en punition de leur vice. Et dans le médaillon de l'Enfer des *Sept Péchés capitaux*, Jérôme Bosch a peint un glouton maintenu par un démon devant une table. Un lézard, un crapaud et un serpent s'avancent vers lui. Il doit les avaler. Mais le crapaud ne se contente pas de tourmenter les gourmands : il torture tout autant ceux qui refusent d'ingérer l'hostie, ou les mauvais professionnels de la langue, comme les avocats indignes. De même est-il l'instrument de la justice divine pour supplicier les hommes avides d'argent, de pouvoir, et de sexe. Au Moyen Âge, gourmandise, avarice, orgueil,

et luxure participent encore d'une même *gula*, ce péché capital contre lequel l'Eglise part en croisade. La gourmandise, alors, c'est la voracité, l'appétit démesuré, c'est un vice charnel et corporel qui mène tout droit à la luxure. « La lascivité et la luxure sont les dépendances de la gourmandise », écrivait déjà au III^e siècle Tertullien.

Mais comment empêcher les chrétiens de se remplir le ventre au détriment de l'esprit ? Et, de façon plus générale, comment obtenir des fidèles un changement de comportement moral ? Il est un moyen : la prédication. Sous l'impulsion des ordres mendiants, à partir du XIII^e siècle, les clercs s'adresseront au peuple des campagnes et des villes en lui parlant son langage : un discours moral sans arguties théologiques, avec des anecdotes et des comparaisons comprises par tous. Les prédicateurs truffent leurs sermons de récits exemplaires. Les connaissances religieuses sont rudimentaires : ils enseignent par la crainte, insistent sur la vengeance divine, sur les tourments infligés aux pécheurs tant sur terre que dans l'Au-Delà. Pour détourner l'homme de la *gula*, les prédicateurs ont recours à de multiples récits empruntés aux sources les plus diverses. Un thème revient avec insistance : celui du crapaud vengeur, la bête immonde par laquelle on est puni de ses péchés.

Entre 1219 et 1222, le moine cistercien Césaire de Heisterbach compose un *Dialogue des miracles*. Voici ce qu'il rapporte dans la partie consacrée à la tentation. Des moines de Prüm, conviés chez un prêtre séculier, mangèrent et burent jusqu'au milieu de la nuit. Au chant du coq, le prêtre demanda à un étudiant nommé Jean (Césaire dit l'avoir connu) d'aller chercher une poule bien grasse dans le poulailler et de la préparer. Il l'étrangla, lui ouvrit le ventre et chercha à en extraire les viscères. En sortit alors un énorme crapaud. Il le jeta au loin et ameuta tous les convives qui s'enfuirent, pensant voir là l'œuvre du Malin. « Et cela, dit Césaire, un des frères présents, témoin de la scène, me l'a rapporté. »

Diable et crampons

Ce récit exemplaire, où l'on voit la nourriture se transformer en crapaud, sera repris par de nombreux prédicateurs. Et il n'est pas isolé. Dans la *Chronique* d'Otton, abbé de Saint-Blaise, en forêt

Noire, composée vers 1210, nous trouvons cette anecdote où usure et gourmandise sont pareillement condamnées. Un usurier, désireux de se repentir, invita un prêtre à dîner, lui promettant les meilleurs mets de la ville ; mais entre les mains de son cuisinier, tous les ingrédients se transformèrent en grenouilles ou en serpents. Il distribua ses richesses. Un de ses amis lui fit remarquer qu'il avait oublié de partager vingt mesures de blé entreposées dans une grange. Le riche, le prêtre et une foule d'amis, de clercs et de gens s'y rendirent et la trouvèrent remplie de crapauds et de serpents ! Le prêtre demanda alors à l'usurier d'entrer nu dans la grange afin d'obtenir la vie éternelle. Ce qu'il fit. La porte fut scellée et l'homme ordonna au prêtre et à tous de s'en aller jusqu'au lendemain matin. Le lendemain, on ne trouva rien que des os humains plus blancs que neige. Et l'usurier repentant fut enterré dans un endroit honnête.

Il en va de même pour l'ivrognerie (qui est une forme de la *gula*). Césaire de Heisterbach, toujours lui, rapporte encore qu'un prêtre ivrogne trouva un crapaud dans son verre. Ne pouvant en chasser l'animal, il laissa le verre et revint une heure après : le crapaud avait disparu. « Que le liquide se fût miraculeusement transformé en affreux crapaud était destiné à pousser le prêtre à se détourner de l'ivresse. »

Mais pourquoi le crapaud est-il ainsi attaché au péché de gourmandise ? Non seulement il inspire un sentiment de répulsion, mais, dans la tradition chrétienne médiévale, il s'impose comme un animal diabolique. Comme le serpent, il prend la forme de Satan. Par exemple, selon l'inquisiteur Conrad de Marbourg qui, au XIII^e siècle, pourchasse sans pitié les lucifériens en Rhénanie, le diable leur apparaît sous la forme de cet animal que l'initié doit baiser de façon obscène.

La puissance évocatrice du crapaud ne manquait sans doute pas de frapper les esprits. Le convoquer était condamner à la fois bouche et sexe, soif de pouvoir et désir de chair, avidité de richesses et convoitise de biens matériels. Son emploi fût-il efficace ? Il est bien difficile de le dire. La profusion de livres de cuisine à la fin du Moyen Âge, comme de bien d'autres témoignages tels les livres de comptes, la littérature et l'iconographie, permet plutôt d'en douter.

Que nous reste-t-il de cette imagerie religieuse ? Le crapaud n'est

plus cet animal-crampon, qui serre la terre entre ses pattes, comme le gourmand ou l'usurier serre ses biens, cet animal qui se colle au visage d'un fils ingrat pour le punir d'avoir refusé de nourrir son vieux père (c'est là un récit qui a eu un succès durable dans toute l'Europe).

Mais le crapaud intervient encore à propos de la nourriture dans nos légendes contemporaines : l'histoire du crapaud trouvé dans les boîtes de légumes en conserve n'est-elle pas une rumeur dont la presse se fait encore parfois l'écho ?

Jacques Berlioz